

# Les "notions communes" comme principes épistémologiques dans la tradition platonicienne tardive

Autor(en): **Schneider, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **149 (2017)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-787303>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES «NOTIONS COMMUNES»  
COMME PRINCIPES ÉPISTÉMOLOGIQUES  
DANS LA TRADITION PLATONICIENNE TARDIVE<sup>1</sup>

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

*Résumé*

*Les philosophes néoplatoniciens ont fréquemment recours aux notions communes innées en l'homme (κοινὰ ἔννοιαι ou προλήψεις) pour lancer une argumentation et, en particulier, pour écarter d'emblée certaines thèses jugées aberrantes. Ce procédé didactique, polémique et herméneutique, voire rhétorique, touche tous les domaines de la philosophie, la physique, l'éthique, la métaphysique ou théologie, la logique et les mathématiques. Cette notion et les termes qui la désignent sont empruntés surtout au stoïcisme (κοινὰ ἔννοιαι, προλήψεις), mais aussi à Aristote (ἀξιώματα, κοινὰ δόξαι) et aux Éléments d'Euclide (κοινὰ ἔννοιαι). On cherchera à montrer le sens et la fonction philosophiques de ce concept dans la recherche néoplatonicienne. On discutera du rapport entre stoïcisme et platonisme sur cette question qui met en jeu des gnoséologies différentes. On donnera des exemples de thèses qui relèvent des notions communes selon les philosophes platoniciens, ce qui devrait nous permettre de mieux juger de l'appartenance de celles-ci au domaine des vérités reposant sur ce qu'on appelle souvent le consensus omnium.*

Dans un article devenu classique, Victor Goldschmidt, traitant de la notion de πρόληψις ou prénotion dans l'épicurisme et de sa reprise par les stoïciens, notait : « En tant que ce terme fait partie de toute la philosophie antique, jusqu'à Sextus Empiricus et même Jamblique, il mériterait une étude monographique, qui ne se bornerait pas à l'examen parcimonieux des quelques *loci classici*, toujours les mêmes, et qui poserait, d'une manière générale, le problème du concept dans la pensée antique »<sup>2</sup>. La question de l'origine et de la formation des concepts concerne évidemment toute philosophie, quelles qu'en soient

<sup>1</sup> J'adresse cette trop brève étude, prémices d'une recherche plus large sur les notions communes, à Pierre Bühler en témoignage d'amitié et de reconnaissance.

<sup>2</sup> V. GOLDSCHMIDT, « Remarques sur l'origine épicurienne de la "prénotion" », in : J. BRUNSCHWIG (éd.), *Les stoïciens et leur logique*, Paris, Vrin, 1978, p. 155-169 ; 2006<sup>2</sup>, p. 41-60 (avec des compléments par P.-M. Morel, p. 60) ; je citerai la seconde édition, qui intègre la pagination de la première.

les orientations métaphysiques fondamentales. Le sensualisme épicurien ou stoïcien, en tout cas dans sa forme « orthodoxe », exige une réponse différente de celle de l'idéalisme platonicien. Goldschmidt envisageait une enquête historiographique et doctrinale devant s'étendre (même !) jusqu'à Jamblique (ca 240-325). Dans ce qui suit, je me propose de présenter une brève esquisse du traitement de cette question dans la philosophie platonicienne tardive, postérieure à Plotin<sup>3</sup>. Le terme technique qui me servira de fil conducteur n'est toutefois pas celui de πρόληψις (préconception, anticipation<sup>4</sup>, prénotion), dont on admet l'origine épicurienne, mais plutôt l'expression κοινὰ ἔννοια ou « notions communes ». On verra d'ailleurs que les deux termes sont généralement interchangeable chez les philosophes de l'Antiquité tardive, qui parlent aussi bien de κοινὰ ἔννοια que de (κοινὰ) προλήψεις<sup>5</sup>, même si celles-ci désignent parfois plutôt l'acte mental<sup>6</sup>, celles-là l'objet de cet acte<sup>7</sup>.

Je commencerai par un extrait du *Commentaire sur le Phédon* du néoplatonicien Damascios (V-VI<sup>e</sup> s.) qui, selon les manuscrits, reprend certaines thèses du platonicien Plutarque de Chéronée (ca 45-127)<sup>8</sup>, à propos de la doctrine platonicienne de la réminiscence (ἀνάμνησις).

Le fait que l'on cherche et que l'on trouve prouve [la thèse de] *la réminiscence*. En effet, on ne chercherait pas ce dont on n'a pas de notion [préalable], ni ne le trouverait, du moins par la voie d'une recherche, car on dit aussi qu'il trouve celui qui le fait par hasard.

Étant donné qu'il y a aporie sur le fait de savoir s'il est possible de chercher et de trouver, telle qu'elle a été posée dans le *Ménon* – en effet, on ne cherche pas ce qu'on connaît, ce serait vain, ni ce qu'on ne connaît pas, car même si on tombait dessus par hasard, on l'ignorerait, comme si on était tombé sur n'importe quel objet –, les péripatéticiens ont imaginé l'*intellect en puissance* (ὁ δυνάμει νοῦς)<sup>9</sup>. – Or l'aporie

<sup>3</sup> La thèse métaphysique plotinienne selon laquelle l'âme particulière demeure par une « partie » d'elle-même dans l'Intellect nécessiterait un traitement particulier. Cf. J. F. PHILLIPS, « Stoic "Common Notions" in Plotinus », *Dionysius* 11 (1987), p. 33-52.

<sup>4</sup> Cicéron, le premier, rendra le terme grec par *anticipatio* ou *praenotio* (*De nat. deor.* I 43-44, avec les notes de A. S. Pease, t. I, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1955, p. 295-297).

<sup>5</sup> Cf. par exemple PROCLUS, *In Parm.* 974,25 (Steel éd.) πρόληψις ἀδιάστροφος repris à la ligne 32 par ἀδιάστροφος ἔννοια. L'assimilation des notions communes aux préconceptions est déjà clairement réalisée chez Plutarque, dans son opuscule *Sur les notions communes chez les stoïciens*, où on rencontre les expressions κοινὰ προλήψεις, φυσικὰ προλήψεις. Cf. D. BABUT, in : PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. XV 2, Paris, Les Belles Lettres, p. 122, n. 3 ; p. 126-127, n. 21.

<sup>6</sup> Le verbe correspondant, προλαμβάνω, surtout au parfait προείληφα, joue un rôle important dans ce contexte.

<sup>7</sup> Cf. par exemple la formule <τὰς ἀδιδάκτους προλήψεις τῶν κοινῶν ἐννοιῶν> : « les anticipations non enseignées des notions communes », PROCLUS, *De dec. dub.* 1,22 (Boese éd.).

<sup>8</sup> Ἐκ τῶν τοῦ Χαιρωνέως : « Extraits du Chéronéen ». Ces extraits pourraient provenir du dialogue perdu *Sur l'âme* (Περὶ ψυχῆς), cf. L. G. WESTERINK, in : DAMASCIUS, *In Phaed.* vol. II, Amsterdam et alii, North-Holland, p. 166-167 (note).

<sup>9</sup> Cf. ARISTOTE, *De an.* III 4, 429a15-18.

que nous soulevions partait de [la notion] de connaître en acte et de ne pas connaître. En effet, admettons qu'il y ait un intellect en puissance, alors, l'aporie reste la même: comment cet intellect pense-t-il ? En effet, ou bien [il pense] ce qu'il connaît ou ce qu'il ne connaît pas. Les stoïciens, eux, en voient l'explication dans *les notions naturelles* (φυσικαὶ ἔννοιαι). – Or, si elles sont en puissance, nous dirons la même chose (que contre les péripatéticiens); mais, si elles sont en acte, pourquoi cherchons-nous ce que nous savons [déjà] ? Et si c'est à partir d'elles que [nous cherchons] d'autres choses inconnues, comment chercher ce que précisément nous ignorons ? Les épicuriens, de leur côté, [en voient l'explication dans] *les préconceptions* (προλήψεις). – Or, s'ils disent qu'elles sont déjà articulées<sup>10</sup>, la recherche devient superflue; mais si elles sont non articulées, comment cherchons-nous en plus, à côté de ces préconceptions, une autre chose dont nous n'avons pas non plus de préconception ?<sup>11</sup>

Pour répondre au «paradoxe de Ménon»<sup>12</sup> sur la possibilité de l'acquisition des connaissances, Plutarque, après la solution platonicienne de la réminiscence des idées intelligibles contemplées par les âmes avant leur incarnation<sup>13</sup>, fournit une brève doxographie des diverses solutions proposées, selon lui, au problème de la formation des concepts fondamentaux dans les principales écoles philosophiques, accompagnée de critiques. Il est clair que les philosophies qui refusaient d'admettre la théorie platonicienne des Idées, devaient répondre à la question que celle-ci cherchait à résoudre. Pour nous en tenir aux épicuriens et aux stoïciens, c'est bien à la doctrine des préconceptions ou anticipations et des notions (communes) naturelles que ces philosophes en appelaient.

Avant d'aborder la position (néo)platonicienne, je me limiterai à présenter une esquisse de la solution stoïcienne<sup>14</sup>, dont la terminologie, au moins,

<sup>10</sup> C'est-à-dire pleinement développées et explicites.

<sup>11</sup> DAMASCIUS, *In Phaed.* I § 279-280 (Westerink). En raison du caractère elliptique de l'expression, je donne le texte grec de Westerink : [279] – Ὅτι καὶ τὸ ζητεῖν καὶ τὸ εὐρίσκειν δηλοῖ τὴν ἀνάμνησιν· οὔτε γὰρ ζητήσκειν ἄν τις οὐδ' ἔστιν ἀνευνόητος οὔτε ἀνεύροι, διὰ γε ζητήσεως· λέγεται γὰρ εὐρίσκειν καὶ ὁ κατὰ περίπτωσιν. [280] – Ὅτι, ἀπόρου ὄντος εἰ οἷόν τε ζητεῖν καὶ εὐρίσκειν, ὡς ἐν Μένωνι προβέβληται (οὔτε γὰρ ἄϊσμεν, μάταιον γάρ, οὔτε ἄ μὴ ἴσμεν, κἄν γὰρ περιπέσωμεν αὐτοῖς, ἀγνοοῦμεν ὡς τοῖς τυχοῦσιν), οἱ μὲν Περιπατητικοὶ τὸν δυνάμει νοῦν ἐπενόησαν· – Ἡμεῖς δὲ ἠποροῦμεν ἀπὸ τοῦ ἐνεργείᾳ εἰδέναι καὶ μὴ εἰδέναι, ἔστω γὰρ εἶναι τὸν δυνάμει νοῦν, ἀλλ' ἔτι ἀπορία ἢ αὐτὴ· πῶς γὰρ οὗτος νοεῖ; ἢ γὰρ ἄ οἶδεν ἢ ἄ οὐκ οἶδεν. Οἱ δὲ ἀπὸ τῆς Στοᾶς τὰς φυσικὰς ἐννοίας αἰτιῶνται· – Εἰ μὲν δὴ δυνάμει, τὸ αὐτὸ ἐροῦμεν· εἰ δὲ ἐνεργείᾳ, διὰ τί ζητοῦμεν ἄ ἴσμεν; Εἰ δὲ ἀπὸ τούτων ἄλλα ἀγνοοῦμενα, πῶς ἄπερ οὐκ ἴσμεν; Οἱ δὲ Ἐπικούρειοι τὰς προλήψεις· – Ἄς εἰ μὲν διηρθρωμένας φασί, περιττὴ ἢ ζήτησις· εἰ δὲ ἀδιαρθρώτους, πῶς ἄλλο τι παρὰ τὰς προλήψεις ἐπιζητοῦμεν, ὃ γε οὐδὲ προειλήφαμεν;

<sup>12</sup> Cf. M. CANTO-SPERBER (éd.), *Les paradoxes de la connaissance. Essais sur le Ménon de Platon*, Paris, O. Jacob, 1991 ; en particulier J. MORAVCSIK, «Apprendre c'est se remémorer», in: *Id.*, p. 299-313.

<sup>13</sup> Pour une défense médio-platonicienne semblable de la réminiscence dans le même contexte, accompagnée d'une critique de l'induction, cf. ALCINOUS (Albinus), *Didasc.* XXV 3 (οὐ γὰρ ἄν ἄλλως μάθησις ὑποσταίη ἢ κατὰ ἀνάμνησιν τῶν πάλαι γνωσθέντων : «l'apprentissage ne pourrait exister autrement que par la réminiscence des choses connues depuis longtemps»).

<sup>14</sup> L'interprétation de la position stoïcienne – abusivement considérée comme monolithique –, est souvent délicate et la littérature critique sur cette question est

exercera une influence directe sur la philosophie platonicienne tardive. D'une façon générale, quand nous lisons chez un auteur ancien l'expression κοινὰ ἔννοια (notions communes), en latin *communes notiones*, *notitiae* ou *conceptiones* ou d'autres formules équivalentes, les commentateurs modernes renvoient immédiatement le lecteur au stoïcisme. L'expression, parfois la notion, est certainement stoïcienne, mais, en ce qui concerne, du moins, l'ancien stoïcisme, les témoignages probants sont plutôt rares.

Il faut insister d'emblée sur le fait que l'épistémologie stoïcienne se présente comme un empirisme foncier<sup>15</sup> où toute la connaissance repose sur l'expérience sensible. Dans un compendium doxographique transmis sous le nom du même Plutarque, qu'on rapporte généralement au doxographe Aëtius (I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.) comme à sa source, on lit, à propos des stoïciens :

Lorsque l'homme est engendré, il a la partie hégémonique (*hégémonicon*) de son âme comme une feuille de papyrus apte à recevoir de l'écriture (ὡσπερ χαρτίον εὐεργόν εἰς ἀπογραφὴν). Sur cette feuille, l'*hégémonicon* écrit chacune des notions (ἔννοια). Le premier mode d'écriture lui vient des perceptions sensibles ; en effet, quand les hommes perçoivent quelque chose, du blanc par exemple, ils gardent souvenir de cela, lorsque la chose a disparu. Et lorsque plusieurs souvenirs de même espèce se sont produits, nous disons que nous avons une expérience ; en effet, l'expérience est la multiplicité des <représentations> (φαντασῖαι) de même espèce. \*\*\* parmi les notions, les unes se produisent *naturellement* et sans recours à l'art selon les manières qu'on a dites<sup>16</sup>, les autres, maintenant, se produisent par l'enseignement que nous recevons et par l'étude. Ces dernières nous les appelons seulement « notions », les premières nous les appelons *aussi* « préconceptions » (προλήψεις). Notre raison, selon laquelle nous sommes dits rationnels, se complète à partir de ces préconceptions, jusqu'à l'âge de sept ans<sup>17</sup>.

Les préconceptions<sup>18</sup> de cette doxographie, à partir desquelles se forment toutes les notions (ou concepts), correspondent précisément aux notions communes ou naturelles – c'est-à-dire non enseignées (ἀδίδακτοι) – des autres sources. En effet, les notions communes dont Chrysippe aurait fait un des critères de la vérité avec la sensation, sont décrites comme des idées fondamentales ou primitives que l'homme en tant qu'être rationnel forme naturellement dans son expérience sensible : « Dans le premier livre *Sur la raison*,

abondante. Cf. en particulier F. H. SANDBACH, « ENNOIA and ΠΡΟΛΗΨΙΣ in the Stoic Theory of Knowledge », *CQ* 24 (1930), p. 44-51 (repris dans : A. A. LONG (éd.), *Problems in Stoicism*, London, The Athlone Press, 1971, p. 22-37 [légèrement revu et augmenté]) ; R. B. TODD, « The Stoic Common Notions : a Re-examination and Reinterpretation », *Symbolae Osloenses* 48 (1973), p. 47-75 ; M. SCHOFIELD, « Preconception, Argument, and God », in : M. SCHOFIELD, M. BURNEYAT, J. BARNES (éds), *Doubt and Dogmatism: Studies in Hellenistic Epistemology*, Oxford, Oxford University Press, 1980, p. 283-308.

<sup>15</sup> GOLDSCHMIDT (2006<sup>2</sup>) parle de « sensualisme », à propos d'Épicure, il est vrai, p. 43 ; sur les stoïciens, cf. p. 44.

<sup>16</sup> Cette remarque justifie l'hypothèse d'une lacune dans le texte (notée \*\*\*).

<sup>17</sup> PSEUDO-PLUTARQUE, *Placita* IV 11, 900b-d (= *SVF* II n° 83, p. 28,15 sq.).

<sup>18</sup> On admet généralement, à la suite de Cicéron (*De nat. deor.* I 44), que le terme vient de l'épicurisme.

Chrysippe [...] dit que le critère (de la vérité) (κριτήρια)<sup>19</sup> est la perception sensible et la préconception. Or la préconception est la *notion naturelle des universaux* (έννοια φυσική τῶν καθόλου).<sup>20</sup> Il ne peut donc s'agir d'idées innées à proprement parler, puisque, comme le dit Aëtius, la partie hégémonique ou dirigeante de l'âme est comme un papyrus sur lequel rien n'est écrit, mais qui est prêt à recevoir de l'écriture. C'est parce que tous les hommes partagent naturellement un même équipement rationnel (le λόγος) que certaines expériences fondamentales donnent naissance à des notions communes à tous les hommes en tant qu'hommes<sup>21</sup>.

Bien entendu, ces notions n'apparaissent pas toujours dans leur transparence et leur pureté, car la raison de l'individu est susceptible de perversion ou de distorsion (διαστροφή, διαστρέφεται); les raisons, remontant sans doute à Chrysippe, nous en sont données par Diogène Laërce (VII 89): «(le vivant rationnel subit une distorsion) tantôt à cause des séductions venant des choses extérieures, tantôt sous l'influence<sup>22</sup> des personnes que nous fréquentons; en effet, la nature donne des points de départ non distordus»<sup>23</sup>. L'épithète ἀδιάστροφοι (non distordus) est fréquente pour qualifier les préconceptions ou les notions communes<sup>24</sup>. Le stoïcien Épictète indique plus précisément les raisons qui expliquent l'apparition de dissonances dans le consensus: l'application de l'universel aux cas particuliers.

Les préconceptions sont *communes* à tous les hommes, et une préconception ne contredit pas une préconception<sup>25</sup>. En effet, qui parmi nous ne pose pas que «le bien est avantageux, qu'il est aussi à choisir et qu'il faut le rechercher et le poursuivre dans toutes les circonstances»? Qui parmi nous ne dit pas que «le juste est beau et convenable»? Alors, quand la contradiction se produit-elle? (Elle se produit) dans l'application des préconceptions aux cas particuliers, lorsque l'un dit «il a bien agi, c'est un homme courageux»; «Non! (dit l'autre), c'est un fou.» C'est de là que vient la contradiction entre les hommes. C'est là que réside la contradiction entre les Juifs, les Syriens, les Égyptiens et les Romains; non pas sur l'affirmation selon laquelle «il faut honorer la piété par-dessus toutes choses et la rechercher dans

<sup>19</sup> Sur cette question, cf. H. DYSON, *Prolepsis and Ennoia in the Early Stoa*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 2009, p. 23-47.

<sup>20</sup> DIOGÈNE LAËRCE VII 54.

<sup>21</sup> Pour une analyse plus circonstanciée du qualificatif κοινή dans l'expression κοινή έννοια, cf. H. DYSON, *Prolepsis and ennoia*, p. 48-53. Leibniz faisait dire à Philalèthe (représentant Locke) dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (I ch. 1, § 2): «Il y a certains principes de la vérité desquels les hommes conviennent généralement; c'est pourquoi ils sont appelés *Notions communes*, κοινὰ έννοια; d'où l'on infère qu'il faut que ces principes-là soient autant d'impressions que nos esprits reçoivent avec l'existence.»

<sup>22</sup> R. Goulet traduit: «par l'influence de ceux qui partagent notre vie».

<sup>23</sup> Διαστρέφεται δὲ τὸ λογικὸν ζῷον, ποτὲ μὲν διὰ τὰς τῶν ἕξωθεν πραγμάτων πιθανότητας, ποτὲ δὲ διὰ τὴν κατήχησιν τῶν συνόντων· ἐπεὶ ἡ φύσις ἀφορμὰς δίδωσιν ἀδιαστρόφους. (*SVF* III 228 et 229)

<sup>24</sup> Nombreux exemples chez PROCLOS (cf. *In Remp.* I 131,30; II 355,7; *In Alc.* 142,16; *In Parm.* 974, 24 et 32, etc.).

<sup>25</sup> Le système des préconceptions en tant que propositions vraies doit être cohérent.

toutes les circonstances», mais sur la question de savoir si c'est un acte pieux ou non de manger du porc<sup>26</sup>.

Malgré cela, tous les hommes, en tant qu'êtres rationnels, sont susceptibles de retrouver ces notions dans leur pureté et peuvent espérer se mettre d'accord. Les stoïciens semblent justifier ainsi le fameux argument du *consensus* ou *consensio omnium* (consensus de tous les hommes) ou *consensus gentium* (consensus des peuples)<sup>27</sup>. Cet argument n'est évidemment pas une invention de Chrysippe. Si l'expression κοινὰ ἔννοια ne figure ni chez Platon ni chez Aristote, la notion de *consensus*, sous une forme ou une autre, joue déjà un rôle important chez Platon et surtout chez Aristote. Chez le premier, il est un *présupposé* théorique de la dialectique; son rôle est régulateur: le *consensus* n'est pas à l'origine de l'argumentation, mais figure plutôt comme l'horizon désirable de la discussion. Chez le Stagirite, il trouve deux usages, l'un technique, l'autre non. On connaît le recours fréquent qu'Aristote fait au langage ordinaire au moment d'aborder une question (*cf. Met. A 982a6 sq.*, où le Stagirite examine la notion qu'ont les hommes du σοφός et de la σοφία); mais surtout, on insistera sur deux usages *techniques* de la notion.

(a) Le premier est l'objet d'un examen attentif dans les *Topiques* et relève de la dialectique, précisément au sens de la théorie de l'argumentation vraisemblable portant sur les fameux ἔνδοξα (opinions réputées, opinions admises), qui embrassent les opinions de tous les hommes ou de la plupart, ou des savants, de tous ou de la plupart ou des plus réputés. L'extension de la notion de «consensus» est donc variable. Le consensus est le plus souvent seulement virtuel.

(b) Le second usage technique concerne la théorie du savoir scientifique – donc du vrai –, tel qu'il est étudié et décrit dans les *Seconds analytiques*. On sait que ce savoir se caractérise par la démonstration (ἀπόδειξις) reposant sur le syllogisme dont la prémisse majeure doit être vraie. Or celle-ci peut être la conclusion d'une démonstration ou une proposition non démontrée – et non démontrable – qu'Aristote appelle «prémisse immédiate» (ἄμεσος πρότασις), «axiome» (ἀξίωμα) ou opinion commune (κοινή δόξα)<sup>28</sup>, formée par induction<sup>29</sup>. Les néoplatoniciens vont généralement parler dans ce cas de «notions communes».

<sup>26</sup> ἘΠΙΚΤΗΤΕ, *Entretiens* I 22 (le chapitre est intitulé «Des prénotions», Περὶ τῶν προλήψεων).

<sup>27</sup> On notera toutefois que l'argument du consensus et la doctrine des notions communes ont pu être distinctes dans l'ancien stoïcisme comme le soutient D. OBBINK, «“What All Men Believe – Must Be True”: Common Conceptions and *consensio omnium* in Aristotle and Hellenistic Philosophy», *Oxford Studies in Ancient Philosophy* 10 (1992), p. 193-231, en particulier p. 195.

<sup>28</sup> Les principes de la démonstration sont nommés κοινὰ δόξαι en *Met. B 2*, 996b28 et 997a21 (dans ce dernier passage, Tricot traduit l'expression par «axiomes»).

<sup>29</sup> *Cf.* par exemple *Anal. pr.* II 23, 68b30 *sq.*, *Anal. post.* I 23, 84b *sq.*

Avec Aristote et le stoïcisme, nous avons deux philosophies de nature empiristes : l'une et l'autre ont recours à la métaphore de la *tabula rasa*<sup>30</sup>. Chacune admet que l'être rationnel est à même de connaître sans démonstration, par intuition, certaines vérités que tous peuvent accepter immédiatement. Or, nous allons voir que le platonisme d'époque impériale va user largement, sous des noms et dans des expressions divers, de ces notions qui n'ont pas été à proprement parler élaborées au sein du platonisme, mais dans des écoles rivales ?

Les platoniciens de l'époque impériale, comme les péripatéticiens (Alexandre d'Aphrodise en particulier), vont reprendre aux stoïciens leur vocabulaire des «notions communes», comme ils leur ont emprunté d'autres concepts centraux, celui de «destin» (εἰμαρμένη) ou de «ce qui est en notre pouvoir» (τὸ ἐφ' ἡμῶν). Ces ἔννοιαι ou notions maintiennent les qualificatifs qui caractérisaient les notions communes chez les stoïciens : elles sont κοιναί (communes), φυσικαί (naturelles), αὐτοφυσεῖς (spontanées), ἀδιάστροφοι (non perverties, non distordues), καθαραί (pures), παγίαι (ferme, solide)<sup>31</sup>, ἔμφυτοι (innées)<sup>32</sup>. De leur côté, les préconceptions ou prénotions (προλήψεις) qui, chez les néoplatoniciens, sont en général synonymes des notions communes se voient attribuer à peu près les mêmes épithètes (κοιναί, φυσικαί, ἀδιάστροφοι, ὀρθαί [droites], ἀναπόδεικτοι [indémonstrables], ἀδίδακτοι [non enseignées] etc.). Mais les néoplatoniciens emprunteront aussi leur terminologie à d'autres sources, à Aristote le terme d'ἀξιώματα (axiomes)<sup>33</sup>, en particulier pour désigner les principes logiques (principe de non-contradiction, tiers exclu), à Euclide, ou aux géomètres, l'expression de κοιναί ἔννοιαι au sens mathématique<sup>34</sup>, interprétée, dès Aristote, comme ἀξιώματα, c'est-à-dire comme propositions immédiates non démontrables<sup>35</sup>, principes de démonstrations

<sup>30</sup> Pour ARISTOTE, cf. *De anima* III 4, 429b30 - 430a2 : [...] ὅτι δυνάμει πῶς ἐστι τὰ νοητὰ ὁ νοῦς, ἀλλ' ἐντελεχεῖα οὐδέν, πρὶν ἂν νοῆ· δυνάμει δ' οὕτως ὥσπερ ἐν γραμματεῖῳ ᾧ μὴθὲν ἐνυπάρχει ἐντελεχεῖα γεγραμμένον· ὅπερ συμβαίνει ἐπὶ τοῦ νοῦ. Notons que les néoplatoniciens, dans leur effort pour concilier Aristote et Platon, interprètent ce passage dans un sens innéiste : la tablette (γραμματεῖον), en tant que telle, comporte des lettres (γράμματα), mais légèrement et obscurément écrites à la naissance de l'individu. Cf. JAMBLIQUE, in : PHILOPON (?), *In De an.* 533,21 - 534,7 (Hayduck éd.).

<sup>31</sup> PROCLOS, *Hypot.* I 36.

<sup>32</sup> PORPHYRE, *Ad Marc.* 10; évidemment, chez les stoïciens, l'épithète ne peut signifier «innées», mais «formées naturellement» dans l'âme après la naissance.

<sup>33</sup> Cf. par exemple, ARISTOTE, *An. post.* I 10, 76b14. Comme le note Proclus, le terme n'a pas ici son sens stoïcien d'«énoncé déclaratif» (*In Eucl.* 194,4-9).

<sup>34</sup> L'expression est souvent rendue par «axiomes»; cf. B. VITRAC, in : EUCLIDE D'ALEXANDRIE, *Les éléments*, t. I, livres I-IV : «Géométrie plane», B. Vitrac (trad. et comm.), Paris, P.U.F., 1990, p. 178, n. 1. Dans l'expression «notions communes», commun est souvent compris dans le sens de «commun à toute la science mathématique» (géométrie et arithmétique), ce qui n'est pas vrai de la notion commune 7 qui ne s'applique qu'à la géométrie. Cf. CH. MUGLER, *Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des Grecs*, 2 vol., Paris, Klincksieck, 1958-1959, s.v. ἀξιώματα.

<sup>35</sup> PROCLOS, *In Eucl.* 195,17-18 : πάντα ἀξιώματα ὡς ἄμεσα καὶ αὐτοφανῆ παραδοτέον, γνῶριμα ἀφ' ἑαυτῶν ὄντα καὶ πιστά : «il faut transmettre tous les axiomes comme immédiats et immédiatement évidents, connus par eux-mêmes et dignes de foi».



(par exemple : « Les choses qui sont égales à la même chose, sont égales entre elles » ou « Si on ajoute des choses égales à des choses égales, les sommes sont égales » ou encore « Si on enlève [des choses égales] à des choses égales, les restes sont égaux »)<sup>36</sup>.

Évidemment, le sens de ces notions, intégrées dans une métaphysique et une épistémologie différentes, n'a pas pu ne pas subir de modifications significatives.

Comme on le sait, la doctrine platonicienne de la connaissance s'est constituée sur le postulat d'un monde intelligible structuré où chaque notion figure en soi dans une immutabilité d'essence absolue. Cette doctrine fondamentale se maintiendra, sous une forme ou une autre, tout au long de l'histoire du platonisme. Mais ce qui est peut-être propre au platonisme d'époque impériale, et particulièrement à ce qu'on appelle le néoplatonisme, c'est la doctrine selon laquelle l'âme rationnelle (λογική) comporte *dans son essence même* les images psychiques, sous forme de λόγοι (raisons), dont ces idées intelligibles (εἶδη ou ιδέαι) sont les modèles dans l'Intellect démiurgique. Ces λόγοι constituent l'essence ou la substance de l'âme – ils sont ainsi qualifiés de οὐσιώδεις (essentiels ou substantiels) ; en tant que tels, l'âme ne peut les perdre sans se perdre elle-même, c'est-à-dire sans s'anéantir – on ne peut guère rêver d'une exigence plus forte pour assurer la communauté rationnelle des individus humains. Ainsi, grâce à ces λόγοι psychiques, la question du consensus de tous les hommes trouve une solution *de jure*, sinon *de facto*. Saloustios, un platonicien du IV<sup>e</sup> s., influencé par Jamblique et l'empereur Julien, peut ainsi commencer son opuscule « théologique » *Sur les dieux et le monde* par une définition des notions communes : « Sont notions communes toutes les notions dont tous les hommes, *si on les interroge correctement*, conviendront. Par exemple, que tout dieu est bon, qu'il n'est pas soumis aux passions, qu'il est immuable. »<sup>37</sup> Il est important de noter que l'universalité des notions communes est potentielle : tout individu peut y parvenir, à condition de répondre sincèrement aux questions appropriées<sup>38</sup>, celle d'un Socrate, par exemple.

<sup>36</sup> Notions communes (axiomes) 1-3 d'Euclide. Cf. PROCLUS, *In Eucl.* 193,15 sq. : « Ce sont là ce que tous les hommes appellent des axiomes indémonstrables, dans la mesure où tous les hommes jugent qu'il en est ainsi (= qu'ils sont vrais), et qu'il n'y a personne pour émettre des doutes à leur sujet.

<sup>37</sup> SALOUSTIOS, *De diis et mundo* I, 2 : Κοινὰ δὲ εἰσὶν ἔννοιαι ὅσας πάντες ἄνθρωποι ὀρθῶς ἐρωτηθέντες ὁμολογήσουσιν· οἷον ὅτι πᾶς θεὸς ἀγαθός, ὅτι ἀπαθής, ὅτι ἀμετάβλητος.

<sup>38</sup> Par l'adjonction de la restriction « si on les interroge correctement », Saloustios échappe à la critique traditionnelle selon laquelle l'universalité des notions n'est jamais constatable *de facto*. Cf. encore la remarque de Philalète (Locke) dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de LEIBNIZ (I ch. 1, § 2) : « Il y a une grande partie du genre humain, à qui ces deux propositions [le principe d'identité et de non-contradiction], qui passeront sans doute pour *vérités nécessaires* et pour des axiomes chez vous, ne sont pas même connues. » On trouve une restriction analogue dans BOËCE, *De hebdomadibus* I : « Une notion commune de l'esprit (*communis animi conceptio*) est une énonciation que chacun approuve, une fois entendue (= comprise) ».

À l'intérieur de ce nouveau cadre métaphysique, les notions morales tant discutées par Platon – le juste, le beau, le bon –, mais aussi toutes les notions naturelles, demanderont donc, pour être saisies (ou pré-saisies, προ-λαμβάνειν) non pas un acte créateur d'invention, mais un re-souvenir, une réminiscence (ἀνάμνησις). Celle-ci se fera dans des conditions générales – l'expérience sensible<sup>39</sup> – et spécifiques, dont la plus rare, mais aussi la plus efficace est la rencontre avec un Socrate, pratiquant précisément la *maïeutique* ou l'art de faire accoucher les esprits<sup>40</sup>. Bien entendu, il faut expliquer pourquoi l'âme n'est pas ou n'est plus transparente à elle-même; c'est la question traditionnelle de l'oubli (λήθη), dû aux perturbations et aux passions conséquentes à la descente des âmes dans le monde sensible: «Nous pensons sur le mode de la réminiscence à partir de petites étincelles, en nous remémorant, à partir de certaines choses particulières qui nous frappent, les choses connues depuis longtemps, dont l'oubli nous vient d'avoir été incarné dans un corps.»<sup>41</sup>

Le rôle de ces notions fondamentales est multiple. Celles-ci expriment, dans l'ordre de la connaissance, principalement les fonctions suivantes, que je range de la notion la plus vague à la plus déterminée. Elles peuvent en effet exprimer une connaissance non technique qui relève de ce qu'on appellerait communément le *sens commun*: par exemple, à propos de la fatalité, l'affirmation suivante: «dans les actions que nous accomplissons, l'*heimarménè* (destin, fatalité) est plus forte que nos impulsions» (*De prov.* 33,10-11).

Mais à l'opposé, elles remplissent une fonction technique bien définie, dans les sciences et dans la logique. Leur caractère commun – commun à tous les hommes en tant qu'êtres rationnels – est absolu et exclut tout relativisme. Dans les sciences – arithmétique, géométrie, astronomie ou physique en général –, elles sont les *axiomes* au sens d'Aristote et d'Euclide, c'est-à-dire les propositions fondamentales indémontrables et évidentes par elles-mêmes, qui servent de principes aux démonstrations. En logique, ce sont avant tout, comme chez Aristote (*Met.* Γ) le principe de non-contradiction et le tiers exclu. Autrement dit, leur usage relève d'une part de la (bonne) rhétorique – elles sont un moyen de persuasion – (ou pour parler en termes aristotéliens, il faudrait évoquer la dialectique du vraisemblable); d'autre part, ces notions sont essentielles à la

<sup>39</sup> C'est le rôle de l'induction (ἀπαγωγή). Cf. ALCINOUS (Albinus), *Didasc.* V 7: Ἐπαγωγή δ' ἐστὶ πᾶσα ἢ διὰ λόγων μέθοδος ἢ ἀπὸ τοῦ ὁμοίου ἐπὶ τὸ ὅμοιον μετιοῦσα ἢ ἀπὸ τῶν καθέκαστα ἐπὶ τὰ καθόλου· χρησιμωτάτη δὲ ἡ ἐπαγωγή εἰς τὸ ἀνακινεῖν τὰς φυσικὰς ἐννοίας.

<sup>40</sup> On pourrait encore souligner le rôle de l'induction: l'expérience sensible est un tremplin vers l'intelligible, comme on le voit, dans le cas du «beau» et de l'amour dans le *Banquet*.

<sup>41</sup> ALCINOUS (Albinus), *Didasc.* XXV 3: Ἀναμνηστικῶς οὖν νοοῦμεν ἀπὸ μικρῶν αἰθυγμάτων, ἀπὸ τινῶν κατὰ μέρος ὑποπεσόντων ἀναμνησκόμενοι τῶν πάλαι ἐγνωσμένων, ὧν λήθην ἐλάβομεν ἐνσωματωθέντες. Les références à l'oubli, souvent en relation avec le mythe d'Er de la *République*, sont fréquentes chez Proclus; cf. *In Remp.* II 354,15-23; *In Tim.* III 45,6 sq.; *In Alc.* t. II, p. 396, n. 4 ad p. 249 (Segonds éd.), etc.

science démonstrative, où, tenant lieu de principes, elles permettent d'éviter un régressus à l'infini (ou un cercle) dans l'enchaînement des démonstrations.

Pour être plus précis, il vaut la peine de donner quelques exemples de notions communes tirés des œuvres des néoplatoniciens tardifs, et en particulier de celles, abondantes, de Proclus (412-485), en les classant par domaines<sup>42</sup>. En métaphysique ou théologie : les dieux (ou le dieu) existent ; les dieux sont bons ; ils exercent une providence bonne et juste<sup>43</sup> ; ils sont omniscients ; le divin est absolument transcendant ; l'un n'est pas multiple<sup>44</sup> ; les Idées transcendentes existent ; l'intellect est supérieur à l'âme ; Héra est la patronne de l'union conjugale et la protectrice du mariage<sup>45</sup>. En mathématiques : en plus des exemples donnés ci-dessus, on notera «deux plus deux font quatre»<sup>46</sup>. En physique : le monde est éternel ; tout ce qui devient, devient par une cause<sup>47</sup> ; tout ce qui est engendré est soumis à corruption<sup>48</sup>. En éthique : tout ce qui est bon est objet de désir ; tous les hommes poursuivent le bien ; le bonheur repose sur l'autarcie (celui qui est heureux est sans besoins) ; le mérite est conséquence de quelque chose, mais non principe. En logique : on a déjà vu le tiers exclu et la non-contradiction ; «ou bien il fait jour ou bien il fait nuit» (ce serait une *application* du tiers exclu). Parmi les notions communes, on rencontre aussi des étymologies, par exemple, αἰών (éternité) expliqué par ἀεὶ ὄν (étant toujours)<sup>49</sup>, ou πρόνοια (providence) comprise comme πρὸ νοῦ ἐνέργεια (activité pré-noétique).

On relèvera que ces exemples présentent les notions communes sous forme de propositions, à l'exception des étymologies. Ce n'est pas sans justification. En effet, il faut se souvenir que le fondement ontologique des notions communes platoniciennes réside directement dans les λόγοι psychiques et non pas dans les Idées intelligibles ; elles s'expriment ainsi naturellement dans le langage de la pensée discursive (διάνοια) propre à l'âme. Quant au rapport de ces

<sup>42</sup> Ce travail est grandement facilité par la longue liste donnée par H. D. SAFFREY, L. G. WESTERINK in: PROCLUS, *Théologie platonicienne*, t. I, Paris, Les Belles Lettres, p. 159-160.

<sup>43</sup> Cf. PROCLUS, *De prov.* 7,1 sq. : «Admettons que les notions communes qui résident chez tous les hommes sans enseignement (ἀδιδάκτως), affirment que la providence est cause de biens pour les êtres sur lesquels elle exerce son action, et que la fatalité (εἰμαρμένη), elle aussi est cause, pour ce qui devient, mais cause d'enchaînement (εἰρμός) et de consécution.» On notera l'usage de l'étymologie, dont on verra plus bas qu'il repose sur les notions communes.

<sup>44</sup> PROCLUS, *In Parm.* 1091,21-23 (Steel éd.) ; 1092, 15-26 ; 1099,29-1100,8.

<sup>45</sup> PROCLUS, *In Remp.* I 139,13. Sur la parenté des mythes et des notions communes, qui tous deux enseignent sans démonstrations, cf. PROCLUS, *Théol. plat.* I, p. 32,5 ; *In Tim.* I 168,26 ; *In Remp.* II 354,24 - 355,7.

<sup>46</sup> SIMPLICIUS, *In Ench.* XXXIV 1-18.

<sup>47</sup> PROCLUS, *In Tim.* I 258,13 ; cet axiome de la causalité vise en particulier les épicuriens (*ibid.* 262,2 sq.), mais aussi Aristote qui a admis parmi les «causes» le hasard.

<sup>48</sup> PROCLUS, *In Tim.* I 296,3 sq. ; cf. III 212,25.

<sup>49</sup> PROCLUS, *In Tim.* III 9,15-18 ; cf. *De prov.* 7 et 10,10-11. Pour donner un sens à ce type de notion commune, il faudrait s'appuyer sur la théorie du langage des (néo) platoniciens, en insistant sur l'origine non conventionnelle du langage.

notions avec le consentement universel, on aura noté que, si la plupart peuvent prétendre à une certaine universalité, au moins potentielle – dans la mesure où les interlocuteurs sont «correctement interrogés» – certaines sont plus problématiques, parce que techniques (l'existence des Idées transcendentes) et ne présentent pas le caractère fondamental exigé par les philosophes de la *Stoa* ou les épicuriens; par exemple, qu'«Héra soit la patronne du mariage», ne semble valoir que pour la religion traditionnelle des Grecs, et passera pour un exemple d'hellénocentrisme. Mais il faut se rappeler que la religion grecque est en principe toujours ouverte aux correspondances, et la proposition «Junon est la patronne du mariage» lui est équivalente.

Une classe particulière de notions communes va jouer, dans l'histoire, un rôle remarquable. En effet, l'assimilation des κοινὰ ἔννοια euclidiennes – ou axiomes dans la terminologie d'Aristote –, aux notions communes stoïciennes a donné un élan nouveau à la constitution d'une métaphysique *more geometrico*. On en discerne plusieurs tentatives. Proclus, dans ses *Éléments de théologie* (Στοιχείωσις θεολογική)<sup>50</sup> enchaîne ses 211 propositions sur la présupposition de l'axiome «l'un n'est pas multiple»; l'importance de cet axiome, fondé sur une «notion commune», pour la constitution d'un discours argumentatif sur le Premier principe et ce qui en découle est clairement marquée dans le commentaire sur le *Parménide* de Platon :

Il faut commencer par dire que la [proposition] «l'Un n'est pas multiple» [Parménide] n'a pas voulu en donner une démonstration ni une preuve, mais l'a assumée conformément à la notion commune et non pervertie (κατὰ τὴν κοινὴν καὶ ἀδιάστροφον ἔννοιαν). Dans l'examen du Premier [principe] avant tout, il faut en effet réveiller (ἀνεγείρειν) les notions communes, puisque tout ce qui agit selon l'intellect et tout ce qui agit seulement selon la nature est spontanément et sans artifice ordonné à ce principe. Et d'une façon générale, l'indémontrable est le principe de toute démonstration et les notions communes commandent les démonstrations, comme le disent aussi les géomètres. Or rien n'est plus connu ni plus clair pour nous que la [proposition] «l'Un n'est pas multiple»<sup>51</sup>; ainsi [Parménide] a admis cette proposition, parce qu'il n'avait pas eu besoin de la prouver ni de développer une argumentation. Il a donc assumé que «l'Un n'est pas multiple», à partir d'une notion commune<sup>52</sup>.

La saisie intuitive d'une vérité intelligible est ainsi développée dans la discursivité, sous la forme d'une proposition vraie : l'Un n'est pas multiple.

Pour terminer, je mentionnerai rapidement d'autres tentatives, plus explicites encore, de fonder la métaphysique ou la théologie sur des notions communes de ce type. Dans son *De hebdomadibus*, Boèce (ca 480-524/5) propose sept axiomes sur l'être, ce qui est, ce qui est quelque chose etc., comme point de départ d'une ontologie rigoureuse<sup>53</sup>. Il note d'emblée l'esprit dans lequel il

<sup>50</sup> Notons que le grand ouvrage d'Euclide est communément intitulé Στοιχείωσις. Sur le sens de ce titre, cf. VITRAC, *Op. cit.*, p. 84-88.

<sup>51</sup> Pour ces deux dernières phrases, Steel renvoie à ARISTOTE, *Anal. post.* I 3, 72b18-25.

<sup>52</sup> PROCLOS, *In Parm.* 1092,15-26 (Steel éd.).

<sup>53</sup> Le titre de cet opuscule est : «Comment les substances, en ce qu'elles sont, sont bonnes, bien qu'elles ne soient pas des biens substantiels ?». On en trouvera une

compte procéder : « De même qu'on a coutume de le faire en mathématique, et même dans toutes les autres sciences, j'ai exposé préalablement les règles et axiomes grâce auxquels j'effectuerai tous les raisonnements sans exception qui suivent. »

Cette voie ouverte par les néoplatoniciens se verra encore reprise au XVII<sup>e</sup> s. dans la tentative remarquable d'un Herbert de Cherbury (1583-1648)<sup>54</sup> de constituer une théologie ou une religion naturelle, donc universelle, à partir de cinq notions communes fondées (en droit) sur le consentement universel<sup>55</sup> : I. Il existe une divinité suprême unique que nous appelons Dieu ; II. Cette divinité souveraine doit être adorée ; III. L'union de la vertu et de la piété est la partie principale du culte divin ; IV. Vices et crimes doivent être expiés par le repentir et la pénitence ; V. Il y a une récompense ou un châtiment après cette vie.

Ces cinq propositions « sont des notions communes qui viennent de Dieu et qu'il a gravées en nous »<sup>56</sup>. Même si Herbert se revendique explicitement des stoïciens<sup>57</sup>, la marque du néoplatonisme apparaît comme évidente<sup>58</sup>. D'ailleurs, même si le rôle de l'expérience est essentiel pour éveiller les notions communes, l'auteur refuse la métaphore de la *tabula rasa* : « Bien que l'âme soit comme un livre clos qui ne s'ouvre qu'aux objets, elle n'a aucune ressemblance avec une table rase, puisque les notions communes y sont imprimées »<sup>59</sup>. D'ailleurs, après avoir lu l'ouvrage de Herbert, Descartes adresse, dans une lettre à Mersenne<sup>60</sup>, la critique suivante :

traduction de A. Tisserand in : BOËCE, *Traité théologiques*, Paris, GF-Flammarion, 2000, p. 122-135. Cf. A. GALONNIER, « "Axiomatique" et théologie dans le *De hebdomadibus* de Boèce », in : A. DE LIBERA et alii (éds), *Langages et philosophie. Hommage à Jean Jolivet*, Paris, Vrin, 1997, p. 311 sq.

<sup>54</sup> Ed. HERBERT DE CHERBURY, *De veritate*, Paris, 1624 ; 3<sup>e</sup> éd. avec des appendices nouveaux, Londres, 1645 (reprint : G. GAWLICK [éd.], E. HERBERT OF CHERBURY, *De veritate*, editio tertia ; *De causis errorum* ; *De religione laici* ; *Parerga*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1966). On trouvera la traduction française du XVII<sup>e</sup> s. du chapitre du *De veritate* traitant des notions communes concernant la religion dans : J. LAGRÉE, *Le salut du laïc. Sur Herbert de Cherbury. Étude et traduction du De religione laici*, Paris, Vrin, 1989, p. 185-199 (traduction vraisemblablement de Mersenne [Paris, 1639], complétée à partir de la troisième édition latine de 1645 [1624<sup>1</sup>]) ; il s'agit des pages 208 à 231 de l'édition latine.

<sup>55</sup> « On ne peut rien établir dans la vraie religion sans les notions communes dont je fais tant d'estime que je crois que le livre, la religion, le prophète qui approche le plus près de l'observation d'icelles sera le meilleur » (p. 186 LAGRÉE ; p. 209 de l'éd. latine). Proclus parlera des « axiomes de la théologie comme science » (*Théol. plat.* I p. 31,24 : τὰ τῆς θεολογικῆς ἐπιστήμης ἀξιώματα).

<sup>56</sup> P. 193 LAGRÉE ; p. 221 de l'éd. latine.

<sup>57</sup> P. 47 de l'éd. latine. Cf. J. LAGRÉE, *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>58</sup> Voir par exemple la remarque suivante : « La notion commune enseigne que ce qui est en nous par participation est en Dieu éminemment » (p. 188 LAGRÉE ; p. 211 de l'éd. latine).

<sup>59</sup> P. 54 de l'éd. latine (cité par J. LAGRÉE, *op. cit.*, p. 34).

<sup>60</sup> Lettre à Mersenne du 16 octobre 1639 (t. II, p. 145 de l'éd. F. ALQUIÉ).

L'auteur prend pour règle de ses vérités le consentement universel ; pour moi, je n'ai pour règle des miennes que la lumière naturelle, ce qui convient bien en quelque chose : car tous les hommes ayant une même lumière naturelle, ils semblent devoir tous avoir les mêmes notions ; mais il est très différent, en ce qu'il n'y a presque personne qui se serve bien de cette lumière, d'où vient que plusieurs [...] peuvent consentir à une même erreur, et il y a quantité de choses qui peuvent être connues par la lumière naturelle, auxquelles jamais personne n'a encore fait de réflexion<sup>61</sup>.

La critique de Descartes serait pertinente si le consentement universel était la seule cause de la vérité des notions communes. Mais, comme pour les platoniciens, il est pour Herbert plutôt un indice, ou une extériorisation des notions que Dieu « a gravées en nous ». Quant aux vérités qui attendent d'être découvertes, on se demandera s'il s'agit de vérités fondamentales ou de vérités complexes, dépendantes des premières. Dans ce cas, le progrès de la connaissance ne semble pas être exclu par la théorie herbertienne (ou platonicienne) : l'expérience n'est en effet jamais achevée.

Pour conclure cette étude trop rapide, on soulignera quelques points significatifs. D'abord, la fécondité du dialogue – critique et même polémique – entre les philosophies. Sur la question de l'acquisition des connaissances, de la connaissance scientifique aussi bien que commune, les néoplatoniciens tardifs ont recours à des outils conceptuels forgés dans d'autres écoles, dans des contextes métaphysiques différents. Les stoïciens surtout, mais aussi l'épicurisme, Aristote et les géomètres, vont fournir des concepts épistémologiques aux philosophes se réclamant de la philosophie de Platon. Évidemment, ces concepts se verront réinterprétés dans leur nouveau cadre, celui d'une philosophie idéaliste, où les vérités ont une existence en soi, que l'individu dans ses multiples pérégrinations entre le monde intelligible et le monde sensible a toujours déjà contemplées, puis oubliées. C'est dans l'effort de se ressouvenir, grâce aux incitations des expériences sensibles et des questionnements des vrais philosophes dont Socrate demeure le modèle, que l'individu rationnel peut surmonter l'oubli et accéder à la « vérité de ce qui est » (ἡ τῶν ὄντων ἀλήθεια)<sup>62</sup>. Finalement, il faut encore souligner la fécondité de la réinterprétation platonicienne des notions communes, jusque dans la philosophie moderne. Ces concepts, formés et élaborés au sein de philosophies empiristes ou sensualistes, ont donc eu une postérité tout particulièrement féconde et théoriquement solide dans des courants philosophiques qui défendaient l'existence d'idées innées ou de germes psychiques d'idées, et cela précisément en opposition aux philosophies empiristes contemporaines.

<sup>61</sup> F. ALQUIÉ, n. 2 : « L'affirmation de l'universalité de la raison, ou *bon sens*, n'implique en rien, chez Descartes, la valeur du consentement universel. »

<sup>62</sup> Cf. par exemple, PROCLUS, *In Remp.* II, 355,5.

